

Je me mis à genoux, bras tendu, main ouverte ;
 Un homme entra vêtu d'un froc de capucin ;
 Il était grand, d'un loup sa face était couverte.
 Il portait sous le bras l'instrument assassin,
 Sorte d'outil de cuir en forme de spatule.
 Il frappa comptant : « un, deux, trois, quatre, cinq, six. »
 Un père près delà, triste, s'était assis.
 L'acte étant terminé, je baisai la *Férule*.

Les mains me faisaient mal et je criais de rage.
 Le père s'approchant, doucement me parla,
 M'entourant de ses bras et me disant : « Courage,
 « Il faut l'offrir à Dieu ! » Et puis, cette nuit-là,
 J'eus un terrible rêve ! Emplissant ma cellule,
 De capucins masqués un affreux bataillon
 Tournoyait à mes yeux en sombre tourbillon,
 Chacune de leurs mains tenant une *Férule*.

Bien des ans ont passé ; ma chevelure est grise ;
 Pour moi, depuis longtemps, les bons tours sont finis.
 Je n'ai plus l'âge, hélas ! de faire une sottise
 Et quand d'autres en font, c'est moi qui les punis.
 Amis, excusez-moi si, ce soir, je formule
 Un regret malséant pour nos fronts élargis.
 Je le dirai tout bas, tellement j'en rougis :
 « Heureux qui peut encor mériter la *Férule* ! »

Les temps où nous vivons sont mauvais pour la France
 Nos femmes ont encor les yeux rouges de pleurs ;
 Pour nous purifier au feu de la souffrance,
 Dieu, sans doute, a permis ces immenses douleurs.
 Mais si nous n'avançons, l'humanité recule !
 Quand fuiront les intrus, courbés sous le mépris,
 Comme des écoliers par le maître surpris,
 C'est que la France aura ressaisi la *Férule* !.

UN VIEUX MAÎTRE D'ECOLE.

Lyon, Avril 1871,